

VOL DE LETTRE I

Prête-moi ta plume... ..

« Savoir qu'on n'écrit pas pour l'autre, savoir que ces choses que je vais écrire ne me feront jamais aimer de qui j'aime, savoir que l'écriture ne compense rien, ne sublime rien, qu'elle est précisément là où tu n'es pas — c'est le commencement de l'écriture. »

Roland Barthes

Cela nous paraît naturel aujourd'hui, presque ordinaire de par les progrès de la technique comme moyen d'investigation, mais l'opération qui consiste à chercher, à fouiller, à tenter de saisir les traces du passé dans la vitrine du présent est un souci, une préoccupation récente. Deux questions alors surgissent : en cherchant les traces du passé, que cherche-t-on exactement et pourquoi le re-cherche-t-on ? Ce que nous cherchons s'apparente, qu'on le veuille ou non, à une quête du vrai (pour ne pas dire d'emblée le mot vérité), de l'original, de ce qui dans l'objet de nos recherches n'aurait subi aucune copie, serait intact (pour ne pas prononcer de suite le mot pur), intact et unique en son genre, à son commencement, dès sa création. Pour le dire autrement, cette préoccupation moderne est une préoccupation d'antiquaire, celle qui recherche l'objet pour l'objet, avant même sa ou ses copies possibles, sa ou ses falsifications, l'objet « à la lettre » ou la lettre de l'objet dans sa plus authentique matérialité. Cette préoccupation est le signe, l'indice d'une perte : la perte d'une connivence, d'un rapport étroit de cette intimité qui, au moyen-âge, faisait que l'homme de lettres n'avait nul besoin de support matériel pour penser le monde puisqu'il connaissait de l'intérieur ceux qui l'avaient déjà pensé avant lui. En ces temps anciens de l'intériorité, la falsification de l'œuvre était envisageable et elle était aussi sans importance puisque l'original siégeait à l'intérieur des mémoires et se transmettait intact, avec exactitude, de génération en génération. La recherche de l'original et de l'unique marquerait donc cette perte de contact de l'homme avec la culture, soit ce qui le constitue comme homme. Les questions d'auteur et de propriété de l'œuvre sont donc des questions nouvelles qui sont le signe d'un certain désarroi. Elles viennent en conséquence de cette perte de mémoire, de cette perte d'accès à la mémoire. Peu, de nos jours, connaissent, sans parler de Cicéron ou d'Aristote, des

textes entiers par cœur, c'est-à-dire les possèdent au fond d'eux-mêmes, les faisant vivre en vivant leur vie, véhiculant leur pensée à la moindre occasion, sans forcément les citer. Si c'était plus souvent le cas, le souci de l'exactitude serait forclos des investigations. Seul compterait le vivant d'une pensée comme chez les moines trappistes. Chacun alors récrivait le livre de l'autre sans aucun complexe puisqu'il n'existait pas de distinction entre auteurs et écrivains, entre signature et rature, comme existait encore moins la notion de propriété d'une œuvre, chaque livre étant fait de tous les livres, chaque écrivain étant habité de tous les écrivains. Forcloses donc également toutes les questions relatives au nom propre et aux impératifs de citation. Seul l'acte d'écrire comptait dans sa spécificité. Seul l'écrivain vivait. Écrire tel que le présenta Blanchot est « passer du Je au Il, de sorte que ce qui m'arrive n'arrive à personne¹ ». L'auteur s'efface, disparaît dans le seul acte d'écrire. Lui viennent alors des mots qui lui sont étrangers, inconnus de lui, qu'il n'attendait pas, qu'il n'espérait pas, plus, dont il n'avait nulle attente et qui, surgissant d'on ne sait où pour renommer le monde, le rendent étranger à lui-même, à la certitude de son existence pourtant bien établie. Lui viennent alors les mots d'une langue qu'il ne saurait parler dans son monotone quotidien et qui le font vivre au-delà de ces impersonnelles et banales répétitions de ce qui a déjà été dit, redit, entendu depuis toujours sans aucune originalité, choses répétées, parfois la vie durant, de génération en génération, de père en fils, de femme à fille sans que rien ne vienne perturber l'ennui profond d'une existence sans visage, sans couleur, sans tonalité musicale, sans vibration. Ce silence parlé, armé, puisque rien ne se dit dans ce qui se dit et que tout se répète inlassablement dans une langue qui y perd sa vitalité, vient masquer la forme essentielle du vivant singulier. S'impose alors le moment du réveil. Il y a comme cela des réveils, des surgissements d'une « langue neuve » dans l'exercice d'une psychanalyse pour peu que le patient veuille bien s'y laisser conduire. Qui alors en est l'auteur ? Celui qui se laisse surprendre par cette langue est-il le même que cet autre qui venait se plaindre de la monotonie de son verbe quotidien, de la monotonie de sa vie quotidienne, de sa lassitude à vivre et à croire qu'il pourrait être un tant soit peu vivant, pas délibérément original mais singulièrement vivant ? Ce réveil des mots et des êtres, par d'autres mots venant de l'être, évanouit la certitude du sujet, telle tout au moins qu'elle se constituait dans l'avant de ce surgissement. Et pour peu que cette « personne » laisse faire entendre cette phrase insensée et poétique, comme cela peut arriver parfois : « La nature est une « sphère infinie dont

¹ - Maurice Blanchot, *L'espace Littéraire*, Gallimard.

le centre est partout, la circonférence nulle part », il croira en être l'auteur, et il le sera probablement même si, plus tard, à la lecture de Borges², il en apprend l'histoire qui depuis quelques siècles l'attribue à Pascal³. Cette métaphore si belle et si fausse, (mais n'est-elle pas si belle que parce qu'elle est si fausse ?), Pascal avait commencé à la répéter en l'écrivant : « la nature est une sphère effroyable ... » puis avait renoncé au qualificatif signifiant laissant « l'effroyable » aux mains de l'infini, délaissant la précision d'une description au profit de l'effet du trope. Cette phrase, qui lui est attribuée, est pourtant une reprise ou plus exactement la reprise d'une tradition, qui, de Xénophane à Rabelais fut écrite puis réécrite maintes fois. Pas dans les mêmes termes certes, mais dans la même recherche de style. Rabelais parle, lui « de cette sphère intellectuelle de laquelle en tout lieu est le centre et n'a en aucun lieu aucune circonférence, nous l'appelons Dieu » alors qu'Alain de Lille l'écrit de manière plus canonique : « Dieu est une sphère intelligible dont le centre est partout et la circonférence nulle part » Cette métaphore donc, depuis l'histoire de la pensée, chacun se la répète de manière singulière et elle arrive à la pensée de Pascal à propos de la nature, venant rompre de manière décisive avec l'idée d'une nature et d'un Dieu qui ne feraient qu'Un. Sans doute, chez Pascal, cette rupture était-elle ressentie par lui comme effroyable, d'où sa première version dans laquelle le qualificatif tenta de prendre le pas sur la métaphore. Toujours est-il que l'histoire de cette métaphore semble s'arrêter à Pascal parce qu'elle lui est culturellement attribuée. Or, comme nous venons de le voir, cette attribution sonne faux. Elle sonne faux et juste à la fois. Elle n'est pas « de » Pascal comme le dit la langue française, mais « par » Pascal comme l'exprime la langue anglaise. Elle transite par lui. Pascal l'a bien écrite, mais il n'a fait que la reprendre, il n'a fait que lui prêter son nom. Un peu comme si l'écriture, cette écriture de cette pensée, si singulière soit-elle, ne faisait que se répéter en se transmettant sans les écrivains qui en sont les auteurs. Comme si chacun d'entre eux, tour à tour, récrivait sur l'écriture de l'autre, venait corriger le texte de l'autre, le raturer, donnant sa version, signant provisoirement de son nom non pas le texte, la pensée contenue dans le texte, mais la rature, le rajout ou la précision nouvelle à la pensée, vers la pensée, en direction de la pensée. Un peu comme si la pensée qui nous arrivait aujourd'hui n'était qu'une succession de ratures ou de gribouillis sur un texte dont avant notre modernité, on se serait bien moqué de qui l'aurait écrit en premier, le palimpseste étant le style à la mode, reconnu comme

² - J. L. Borges, *La sphère de Pascal*, in *Enquêtes*, Gallimard

³ - Pascal, « Pensées », *Œuvres complètes*, La pléiade, p 1105